

# Les militants d'aujourd'hui (1) Les enfants de Décembre

Déclic ou second souffle, le mouvement social de la fin 1995 est leur référence commune. Portraits de cette génération de citoyens engagés dans la vie de la cité.

**O**n les a vus à Saint-Bernard aux côtés des sans-papiers ou des sans-logis. On les voit dans les manifestations contre le Front national. Ils sont de toutes les grèves. Mais peuvent aussi utiliser le Net, les médias ou des formes d'organisations hétérodoxes pour mener leurs actions protestataires. Ils sont jeunes ou moins, fonctionnaires ou salariés du privé, investis dans un syndicat ou un parti et même dans rien de tout ça. Ils ont pourtant un point commun: le mouvement de novembre-décembre 1995 constitue pour eux un modèle. Un déclic ou un second souffle. Ils sont plutôt de gauche; à leur façon ou comme l'entendent les états-majors. Ils ont surtout en commun une volonté farouche de faire bouger la société.



Manifestation à Paris le 5 décembre 1995.

Mais pourquoi militer en 1997? Pour les mêmes raisons qui ont fait intervenir dans la vie de la cité des millions d'individus depuis que le monde est monde. Et d'abord par souci de mémoire.

Pour les militants ouvriers du début de ce siècle par exemple, la référence tenait tout entière dans la lutte héroïque et vaine des révoltés de 1870. On peut en trouver encore une trace significative jusqu'en 1936, quand les manifestants se rangent derrière les banderoles des «amis de la Commune» pour tout à la fois revendiquer et perpétuer le souvenir. A chaque fois, après le Front populaire, la Résistance, la guerre d'Algérie ou mai 1968, l'entrée d'une nouvelle génération dans l'action collective s'est faite par filiation à des événements et une mémoire. Décembre 95 participe de cette tradition et la lutte contre le plan «Juppé» appartient dorénavant à la catégorie des références. On milite aujourd'hui en invoquant décembre. Avec ceci de nouveau que presque tous les mouvements sociaux post-soixante-huitards s'étaient développés en relative autonomie vis-à-vis des partis ou des syndicats. Pour ne pas dire en total défiance. Novembre-décembre 95 ayant été de bout en bout contrôlé par les confédérations, ces nouveaux militants - qui y font référence - n'auront peut-être pas les mêmes préventions ●

G. D.  
Prochain volet:  
L'engagement des aînés.

## Les dix travaux d'Isabelle Ou la journée ordinaire d'une militante de SUD

**S**a journée démarre à dix heures, dans le quartier de Ménilmontant. Au siège parisien du syndicat SUD (Solidaires, unitaires, démocratiques), Isabelle participe à la réunion du bureau fédéral branche «Poste». Le syndicat, né d'une scission avec la CFDT après la grande grève de 1988, s'est largement imposé aux élections professionnelles des PTT. Pas de standard, chacun décroche le téléphone. Pas de sténos, mais des Mac dans toutes les pièces. Des portables qui sonnent souvent, et que l'on prête. Les sans-papiers de Saint-Bernard ont ainsi été équipés par les militants de SUD. Tous ont la quarantaine, comme Isabelle, le look décontracté, jean et baskets. Embauchée en 1977 comme télégraphiste, Isabelle a adhéré SUD dès sa création. Puis elle a quitté sa ville natale, Collioure, et elle est devenue une permanente du syndicat. Partout dans les locaux, un joyeux fouillis. Et des méthodes très réactives. Durant le mouvement social de novembre-décembre 1995, les «SUD» ont été particulièrement actifs. Au point qu'ils ont créé de nouvelles filières de militants, notamment à la SNCF. «Normal, on a été les meilleurs», sourit Isabelle.

«Pour un syndicalisme qui défend les intérêts des salariés mais qui s'occupe aussi de ce qui se passe autour, dans la société.»

Ce jour-là, l'assemblée fait le point sur les conflits et problèmes locaux de La Poste avant de s'attaquer au plat de résistance: la réorganisation de l'entreprise publique en quatre grandes directions. En pleine réunion, Philippe maquette directement un tract sur son ordinateur portable. «On est toujours à la bourre», pouffe Isabelle. Les participants s'interrogent sur les contacts à nouer avec les autres syndicats pour déclencher des mouvements. Quelqu'un, dans la salle, fait remarquer qu'«il y a encore une culture de minorité à SUD, c'est gonflant». 13 heures, restaurant Le Quartier général, rue

Sorbier. Nouvelle réunion avec des militants d'AC! (Agir ensemble contre le chômage). Il est question d'occupation des Assedic, des intermittents du spectacle, de la difficulté, aussi, de mobiliser les foules. Steak-frites avalé, Isabelle évoque les chômeurs enrôlés dans des boulots précaires à La Poste, 1200 heures de travail par an. SUD-PTT, un syndicat corporatiste? Tout son contraire, aux yeux d'Isabelle. «SUD correspond à l'idée du syndicalisme que je me fais, un syndicalisme qui défend les intérêts des salariés mais qui s'occupe aussi, de ce qui se passe autour, dans la société.» Chômage, exclusion, sans-papiers, ses militants sont sur tous les fronts, souvent proche des associations comme Droit Devant!!, DAL, ACI, etc.

15 heures, dans un centre protestant. Les femmes africaines des sans-papiers, invitées par des mouvements féministes, racontent leur lutte pour obtenir la régularisation de leur situation. Traduction en bambara et soninké. Isabelle connaît tout le monde et les histoires de chacune. Tous les mardi soirs, elle va à leur rencontre, pour faire le point. A SUD, c'est elle qui a pris en charge les hommes et les femmes de Saint-Bernard dans les locaux du syndicat, quelques heures après leur évacuation de l'église et avant qu'ils ne soient hébergés par Ariane Mnounckine.

18 heures, mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement. Mini-manifestation des sans-papiers après un colloque. Des représentants du troisième collectif, des Chinois essentiellement, sont au rendez-vous. Isabelle jauge la petite foule frigorifiée sous la pluie d'un œil professionnel, «les pauvres, ils ne sont pas très nombreux». 20 heures, 17<sup>e</sup> journée se termine. Dans les locaux du syndicat, avec un buffet casse-croûte, histoire de fêter les travaux du bureau fédéral, «entre copains», comme on dit à SUD. Une journée ordinaire pour Isabelle ●

ISABELLE MANDRAUD

## Paroles d'un soir de «Réu»

**O**ulins *marqué spécial*  
A l'heure d'ouvrir la séance, vers 20h45, sous les poutres apparentes de la salle du conseil municipal d'Oulins (Eure-et-Loir), Philippe a la voix chevrotante de celui qui n'a pas l'habitude. Trois heures de débat plus tard, à l'heure du jus d'orange et des chips de l'amitié, il n'est que doutes. La réunion ne s'est évidemment pas déroulée comme il l'avait prévue. Sa compagne Martine le rassure.

Philippe, 36 ans, est instituteur spécialisé. Martine est éducatrice spécialisée. Ils sont tous les deux adhérents du Syndicat national unifié des instituteurs et professeurs d'écoles (le SNUipp, affilié à la FSU). Le mouvement de novembre-décembre 1995, ils l'ont vécu en première ligne. Ils tentent aujourd'hui de lui trouver un prolongement. Cette réunion est la deuxième du genre. Façon états généraux à l'échelle du canton. Celui d'Anet. Autour de la table, une trentaine de personnes. Dont le maire, socialiste dissident, qui prête sa salle. Trois ou quatre amis de Philippe et Martine. Un artisan au coin, une petite fille sous chaque bras. Une ouvrière. Deux ou trois militants associatifs, un adjoint au maire, employé d'EDF, et encore Maurice, octogénaire plus frais que vrai. Gisèle, son épouse. Et Michel, Hugues ou Colette.

Ils sont là ce soir parce qu'ils se sentent «frustrés dans leur citoyenneté» (Philippe), parce qu'il a entendu «Chirac au Japon parler de la France comme d'une entreprise, et que, moi, je ne suis pas rentable» (Philippe). «Pour sortir du cercle infernal de la consommation» (le maire). «Parce que toute la population aujourd'hui est vulnérable» (une dame). Pas pour «se contenter de dire que ça va pas, mais pour proposer quelque chose» (Philippe). «Pour faire la différence entre le politique et la politique, le politique étant une façon de s'organiser entre nous alors que l'organisation sociale se casse la gueule et que ça met tout le monde en danger» (un éducateur). Parce

Aris Papatheodercu, internaute actif à Nice. Son ornement: brutalités policières, sans-papiers, sans-abri, grèves, manifestations de toutes sortes, lutte contre le racisme.

que l'ouvrière s'est sentie «isolée» dans son entreprise quand elle a débarré contre la réforme Juppé sur la Sécu. Parce que «la société est repliée sur elle-même et que la difficulté aujourd'hui est de mettre en relation toutes les tranches d'âges» (Michel). Pour parler de ce père, «cadre dans le privé, qui travaille 60 heures par semaine pendant que son fils est au chômage». Pour écouter Maurice dire que les «trente glorieuses» ne l'étaient pas pour tout le monde. Pour ne plus accepter que «des financiers gèrent le monde». Pour se rendre compte que «changer les choses, c'est lourd, mais qu'il faut bien essayer». Pour s'interroger «sur comment faire pour qu'à la prochaine réunion on ne soit plus 36, mais 70». Avant de se donner rendez-vous vendredi comme tous les premiers vendredis de chaque mois ●

PAUL QUINTELLI